

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Zénéide](#)[Item](#)[Zénéide, comédie en un acte, en vers, avec un divertissement](#)

Zénéide, comédie en un acte, en vers, avec un divertissement

Auteur : Cahusac (de), Louis (1706-1759)

Voir la transcription de cet item

Description & Analyse

DescriptionChez J.P. Van Ghelen, Imprimeur de la Cour de Sa Majesté impériale et royale

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

48 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en un acte et en vers](#), [Théâtre](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 16-YF-1247 (1)

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11990784h>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques44 p., sign. A-B⁸, C⁴, D² ; in-8, 17 cm

Date1752

LangueFrançais

Lieu de rédactionVienne (Autriche)

Relations entre les documents

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence

Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

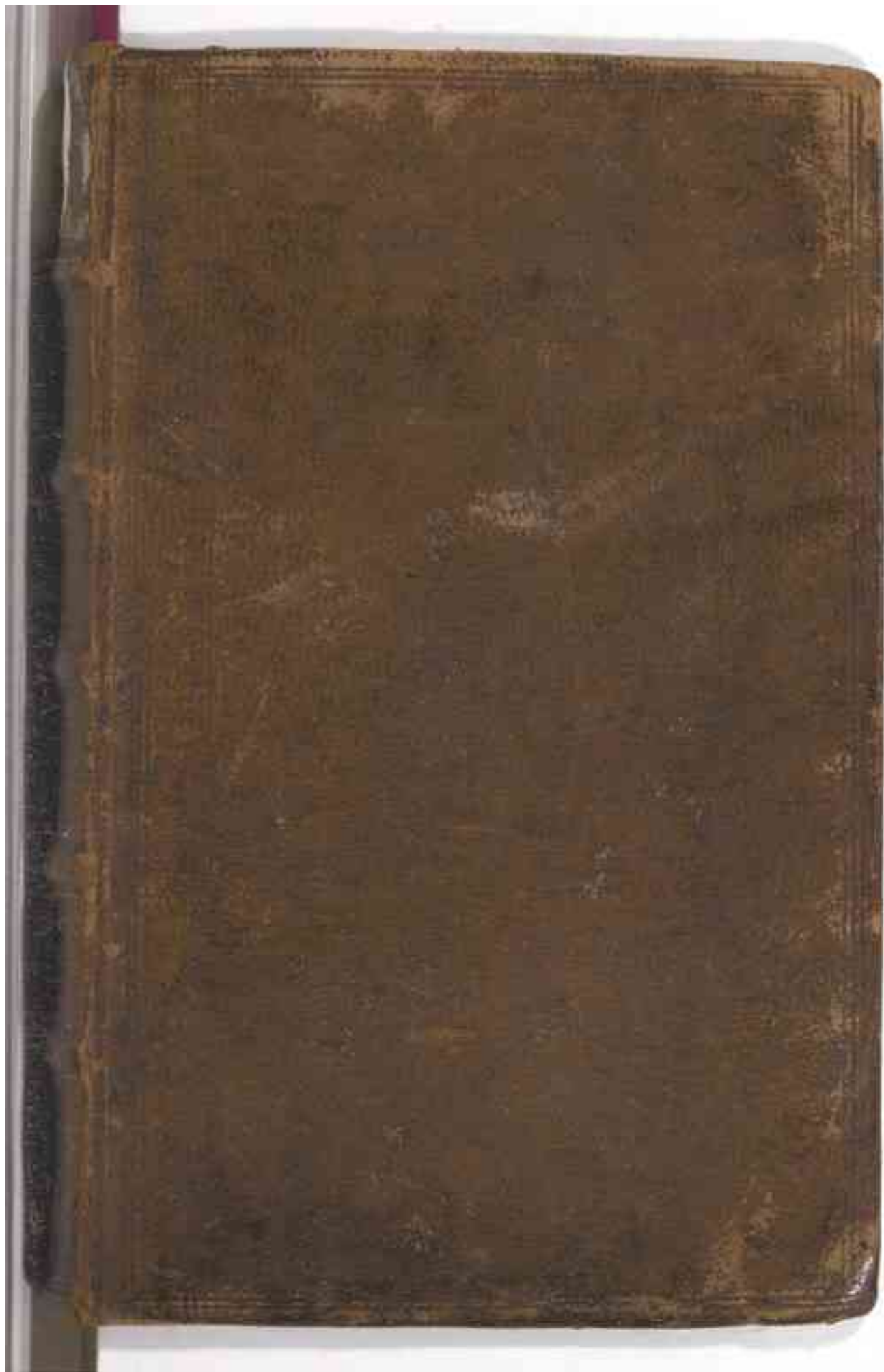
Cahusac (de), Louis (1706-1759), *Zénéïde*, comédie en un acte, en vers, avec un divertissement, 1752

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

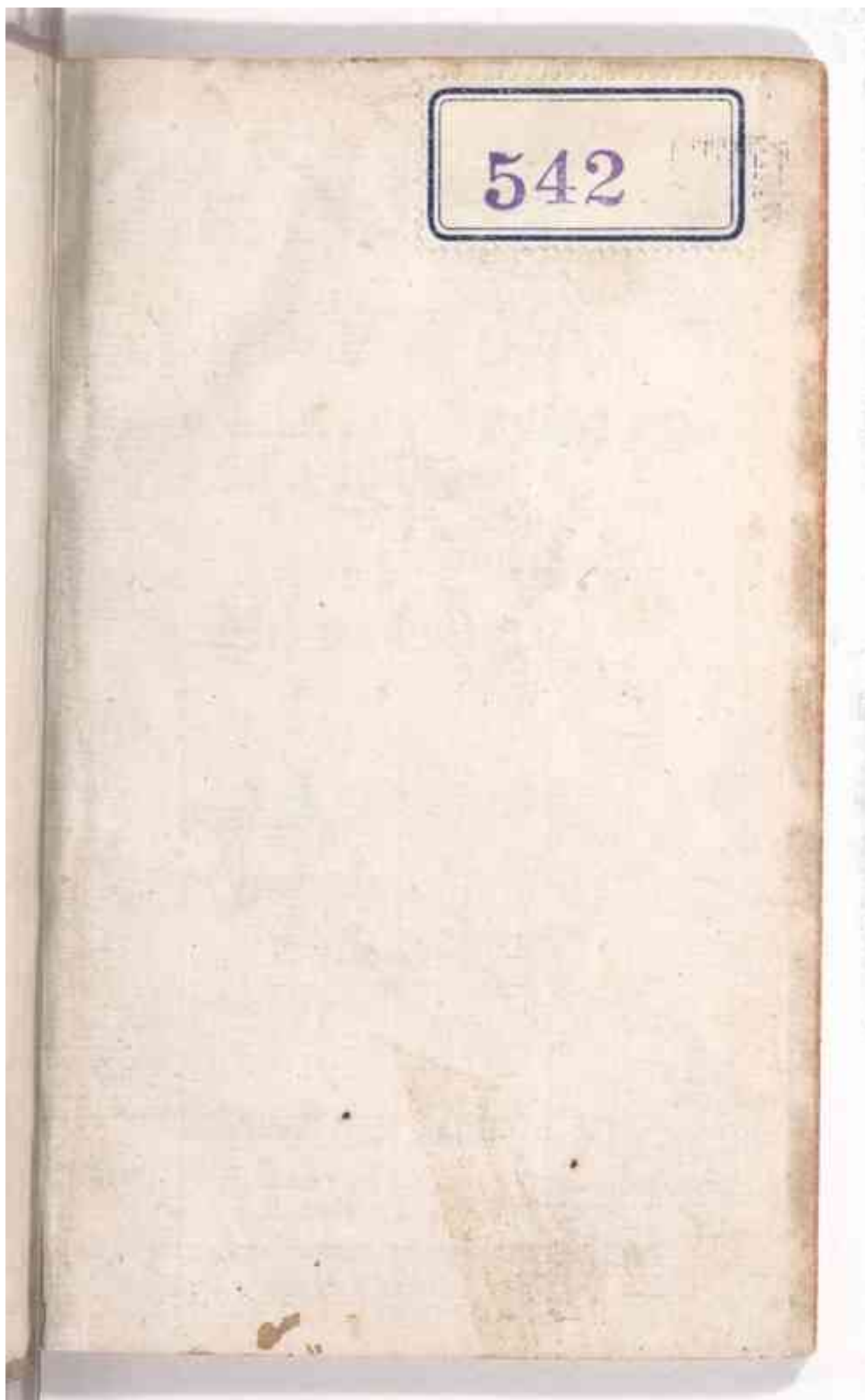
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/98>

Notice créée le 02/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France







ZÉNÉÏDE,

COMÉDIE.

En un Acte , en Vers , avec un Divertissement.

PAR

Mr. DE CAHUSAC.



10 Yf
1247

ACQUISITION F/39/79
77-11817

(1) VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.



ACTEURS.

LA FEE.

ZENEIDE.

GNIDIE.

OLINDE.





ZÉNÉÏDE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LA FEE, ZENEIDE.

LA FEE,

Vous voilà, Zénéïde, un peu dédommagée,
De la retraite où vous vivez ici,
Mais d'où naît le nouveau souci,
Où votre ame paroît plongée ?
Je vous ai transportée en des lieux embellis
Par l'Art, la Nature, & les Graces :
Et cependant dans vos yeux attendris,
D'une vive douleur je retrouve les traces ? ...
Vous soupirez ? Avouez franchement,
Que la Fête pour vous avoit quelque agrément.
Le Bal vous amusoit ; ce Palais vous ennue.

A 2

ZE.

ZENEIDE.

Fée aimable, il est vrai : tous ces nouveaux ob-
jets

Avoient pour moi quelques attraits :
Mais je vous ai d'abord suivie.

LA FEE.

J'en conviens ; mais en soupirant,
Vous regardiez, en le quittant,
Avec des yeux de desir & d'envie,
Ce Bal pour vous trop attrayant. . . .
Zénéide, je vois votre ame toute nuë ;
J'y lis des secrets dangereux,
Qui se dérobent à vos yeux,
Et qui tous ont frappé ma vûë.

ZENEIDE *troublée.*

O Ciel ! Qu'ai-je donc fait de mal !
Auprès de vous j'ai vû le Bal,
Sur le Gradin, où vous m'aviez placée.
C'est tout, je crois. . . .

LA FEE.

Et cet air de courroux,
Que vous m'avez montré, quand je vous ai for-
cée

De garder ce masque jaloux,
Qui malgré la foule empressée,
Des curieux qui rodoient près de nous,
Et plus encore malgré vous,
Aux regards vous tenoit cachée ?

ZENEIDE.

Il est vrai, vous m'avez fâchée. . . .
Et la chaleur du Bal. . . .

LA

LA FEE.

Vous ne la sentiez plus,
Quand pour cette raison j'ai voulu disparoître ?

ZENEIDE *vivement.*

Mais pourquoi ces soins superflus ?
Pourquoi refusez-vous de me faire connoître ?
Je vous dois tout ; & je ne vis jamais
Ceux de qui le Ciel m'a fait naître ?
C'est de votre pouvoir que je tiens mes attraits,
Puis je trop chérir vos bienfaits ?
M'en parer, c'est les reconnoître,

LA FEE.

Et vos vœux seroient satisfaits,
Si vous aviez fait voir cette reconnoissance,
A ce jeune inconnu, dont l'aimable présence. ...

ZENEIDE.

Oh ! Madame, je sçais son nom.

LA FEE.

Sçait il le vôtre ? & de quelle façon
Ma tendresse a pris soin d'élever votre enfance ?

ZENEIDE.

Il m'a tout demandé ; mais avec tant d'instance. ...

LA FEE.

Que vous avez tout dit ?

ZENEIDE.

Olinde est si pressant,
Il me prioit si tendrement,
Qu'il a vaincu ma résistance.
Mais j'ai mal fait peut être ?

LA FEE.

Il est donc à vos yeux
Bien intéressant, bien aimable ?

A 3

ZE.

ZENEIDE.

Madame, il est charmant.

LA FEE.

Peut-être dans ces lieux

Il s'est montré dans un jour favorable :

Et si vous le connoissiez mieux, . . .

ZENEIDE.

Il me plairoit sans doute davantage.

Bien d'autres m'ont parlé ; mais leur air , leur
langage,

Leur gayté, leur ton, & leurs soins,

Leur empressement à me plaire,

Ont justement fait le contraire.

Ils avoient tant d'esprit

LA FEE.

. . . Oinde en a-t-il moins ?

ZENEIDE.

Je ne sçai car je suis sincère)

Mais avec lui je croyois en avoir.

Quand je parlois, ses yeux me faisoient voir,

Qu'il goutoit un plaisir extrême.

Tous les autres de bonne foi,

Me paroissoient contens d'eux-même ;

Lui seul ne l'étoit que de moi,

LA FEE.

Je le vois, il est tems de rompre le silence ;

Votre sort va se déclarer.

On peut souvent par la prudence

Des Astres corriger la maligne influence,

L'éviter, ou la réparer.

Et si votre bonheur n'est pas en ma puissance,
je

Je dois au moins vous éclairer.
Dans un moment Olinde va paroître.

ZENEIDE.

Quoi, Madame, dans ce Palais? . . .

Quoi, tout à l'heure je verrois? . . .

LA FEE.

Il vous verra trop tôt peut-être.

Zénéide, vous ignorez

Que ce penchant qui vers lui vous entraîne,

En le quittant cette cruelle peine,

Ce plaisir à le voir que vous vous figurez,

Tout ce que vous craignez, ce que vous desirez,

Est le premier accès d'une passion vive

Dont votre ame tendre & naïve

Brûlera tant que vous vivrez.

L'amour dans votre cœur, en un mot, vient
d'éclorre.

ZENEIDE.

L'amour! Seroit-ce un mal? Est-ce un bien? Je
l'ignore.

LA FEE.

Il peut causer le malheur de vos jours.

ZENEIDE.

Vraiment ma frayeur est extrême.

LA FEE.

Mais si votre Olinde vous aime

D'un amour qui dure toujours,

Comptez sur un bonheur suprême

Dont rien n'alterera le cours.

ZENEIDE.

Mais en ce cas l'Amour n'est pas si redoutable.

A 4

LA

LA FEE.

Vous sçavez, je le vois, que vous êtes aimable.

ZENEIDE.

Eh mais ... Peut-être Olinde m'aimera.

LA FEE.

Puisqu'il est homme, il changera.

ZENEIDE.

Ah! Je n'en doute point, je ferai malheureuse.
Je ne sçaurai jamais changer.

LA FEE.

Ce n'est pas tout. Une loi rigoureuse
Menace vos jours d'un danger
Dont tout mon Art ne peut vous dégager.
Apprenez des secrets que je ne dois plus taire.
Dès que vous reçûtes le jour,
J'accourus; je vous vis avec des yeux de Mere;
Et trop aveugle en mon amour,
D'un préjugé fatal suivant l'extravagance,
Pensant en femme enfin, je crûs que la beauté
Pour notre sexe étoit le bien par excellence,
La suprême félicité.
Ainsi j'épuisai ma puissance,
Pour vous doter de tous les vains attraits
De la plus brillante figure.
Tout mon art me servit pour embellir vos
traits ;
J'abandonnai le reste à la nature.
La Fée Urgande en ce moment parut:
Mon ame à son aspect s'émut ;
Ses regards menaçans m'annonçoient sa colére.
„ Tu

„ Tu connoistras un jour comme l'on doit aimer,
(Me dit-elle d'un ton sévère)
Par mes respects je crus en vain la désarmer.
Elle approche de vous, vous touche, vous em-
brasse ;
J'ignore si c'étoit ou faveur, ou disgrâce,
Q'Urgande alors versoit sur vous :
Mais par les maux dont elle vous menace ,
Je dois juger de son courroux.

ZENEIDE.

Je tremble. Achevez, je vous prie,
Quels malheurs ai-je à redouter ?
Olinde, aurois-je à craindre pour ta vie ?

LA FEE.

Voici ses propres mots ; je vais les répéter.
*Zénéide, tu seras belle ;
Mais crains l'Amour : s'il blesse un jour ton cœur,
Ta beauté deviendra laidetur,
Si tu ne plats à ton Amant sans elle.*

ZENEIDE.

O Ciel ! Je deviendrois ? . . .

LA FEE.

Ouï, laide à faire peur.

ZENEIDE.

Olinde me trouveroit laide !
Ah ! Qu'il ne vienne point ; je mourrois de dou-

LA FEE. leur.

Au pouvoir de la Fée il faut que le mien cède.
Et puisqu'Olinde vous a plu,
Il faut le voir, & s'il se peut, lui plaire,
Comme Urgande l'a résolu.

A 5

Sur

Sur votre amour sur tout, ayez soin de vous taire.
Pour le projet que j'ai conçu
C'est le point capital.

ZENEIDE.

Et le plus difficile.

Car enfin, s'il m'aimoit, pourrois-je lui celer ? . . .
Je ne sçai point dissimuler,
Ma bouche garderoit un silence inutile,
Et malgré moi mes yeux sçauroient parler.

LA FEE.

Et la laideur ?

ZENEIDE.

Vous me faites trembler.

Instruisez-moi ; que faut-il que je fasse ?

LA FEE.

Eh mais . . . Votre état m'embarasse,
Les hommes sont si dangereux !
Il est si mal-aisé d'en trouver un sincère !
Tel qui le paroît à nos yeux
N'est qu'un fourbe qui cherche à plaire
Avec des dehors spécieux.
Le caprice règle leurs vœux,
Ou la vanité les fait naître.
Volages, Ingrats, Orgueilleux,
Le cœur préfère au plaisir d'être heureux,
Le faux honneur de le paroître,
Et le plus modeste d'entr'eux
Sur cet article est Petit-Maitre.

ZENEIDE.

Que c'est penser bien fausement !

Ah !

Ah ! Si je jouissois du plaisir d'être aimée,
Je saurois renfermer ce secret important
Entre mon cœur, & mon Amant.
Mais hélas mon ame alarmée
A d'autres soins doit se livrer !
Non, je ne dois plus espérer
Un bonheur qui m'auroit charmée !

LA FÉE.

Pourquoi non ? Il est un moyen.

ZENEIDE *vivement.*

Un moyen ? Quel est-il ?

LA FÉE *malignement.*

J'aurois quelque espérance

Si par hazard Olinde pensoit bien,
La chose seroit rare & passe l'apparence :
Elle est possible cependant,

On a vu quelquefois la nature propice
Faire par un heureux caprice
Des miracles en se jouant.

ZENEIDE.

S'il pensoit bien enfin . . .

LA FÉE.

Il ne vous a point vûë,
Le masque a voilé vos attraits,
Et cependant son ame s'est émûë ?
Par ses adieux, par ses regrets,
J'ai vû combien pour vous elle étoit prévenueë.

ZENEIDE.

Je m'en étois aussi-bien apperçûë,
D'ailleurs, ce qu'il m'a dit tout bas. . .
Tous les hommes n'ont point cet air tendre &
timide.

LA

LA FEE.

A nous tromper ils trouvent tant d'appas,
Que ce plaisir est le seul qui les guide.

ZENEIDE *vivement.*

Tenez, s'il en est un qui ne soit point perfide,
Je gagerois qu'Olinde ne l'est pas.

LA FEE.

Eh bien, éprouvons sa tendresse.
Gardez-vous de lui découvrir
Combien pour lui votre cœur s'intéresse.
Et cependant pour obéir
Aux ordres absolus d'Urgande,
A votre amant cachez votre beauté.
Tâchez de l'enflammer comme elle le commande,
Que le masque avec fermeté
Dérobe à ses regards. . . .

SCENE II.

*GNIDIE, en habit négligé. LA FEE,
ZENEIDE.*

GNIDIE.

Z (à la Fée.)

Encide . . . Ah ! Madame,
Pardonnez-moi . . . Je ne vous voyois pas.

LA FEE.

Qu'avez-vous donc ? D'où naît cet embarras ?

GNI-

GNIDIE.

Rien n'est égal au trouble de mon ame.
 J'ai vû dans les jardins, . . . Son air est enchan-
 teur. . . .

Dieux ! Que sa figure est jolie !
 Vous m'accusez peut-être de folie, . .
 Mais je l'ai vû, vous dis - je, & j'en crois bien
 mon cœur.

LA FEE.

Qui donc avez-vous vû, Gnidie ?

GNIDIE.

Un jeune homme charmant. Faut-il le répéter ?

ZENEIDE à la Fée.

Ah ! C'est lui ; je n'en puis douter.

LA FEE à Gnidie.

Et vous auroit-il apperçû ?

GNIDIE.

Je me flatte bien qu'il m'a vûe ;
 Mais je n'oserois l'affurer.
 Il étoit encor loin . . . j'étois si négligée. . . .
 J'ai fui pour aller me parer.
 Si j'eusse été mieux arrangée. . . .

LA FEE.

J'entens ; vous auriez pris grand soin de vous
 montrer ?

GNIDIE *vivement.*

Pour le revoir je vais me préparer,

(à Zénide.)

Si je prenois l'habit & la coëffure
 Que je portois lorsqu'on fit mon portrait ?

Je

Je préfère cette parure.

(à la Fée.)

Elle est de votre goût, & me sied tout-à-fait.

Adieu ; je vole à ma Toilette.

S C E N E III.

LA FÉE, ZÉNEIDE.

ZÉNEIDE *très-vivement.*

AH! Madame, elle lui plaira,
Dessendez lui. . . .

LA FÉE.

Quoi, ma filie, déjà
Un soin jaloux vous inquiète ?
Rassurez-vous.

ZÉNEIDE *avec dépit.*

Sans ce malque importun, . . .

Ou si Gnidie en avoit un
Je ne la redouterois guère :
Mais elle est belle ; elle voudra lui plaire ;
Olinde verra ses appas. . . .

LA FÉE.

Qu'importe s'il vous aime ?

ZÉNEIDE.

Il peut changer pour elle.

LA FÉE.

Aux ordres d'Urgande, en ce cas,
Il est aisé d'être fidelle,
Vous serez belle, au moins.

ZE-

ZENEIDE.

Et s'il ne m'aimoit pas,
Que m'importeroit d'être belle ?

LA FEE.

J'entens du bruit.

ZENEIDE.

Le cœur me bat. C'est lui,

(à la Fee.)

Quoi ! Vous m'abandonnez ;

LA FEE.

Il vient. Soyez prudente.

Vous m'entendez,

SCENE IV.

ZENEIDE seule, en remettant son
masque.

HE'las ! Je craignois aujourd'hui
De le revoir trop tard au gré de mon attente ;
Et maintenant inquiète, tremblante, . . .



SCE.

SCENE V.

OLINDE, ZENEIDE.

OLINDE.

JE la revois ! . . . Zénéide, c'est vous ?
Que ce moment est flatteur pour ma flâme !
Je soupirois après un bonheur aussi doux ;
Et je sentoîs vers vous voler mon ame.

ZENEIDE *à part.*

Tout ce qu'il dit, je le ressens.

OLINDE.

Mais quoi ! Pour prix d'une ardeur aussi tendre
Vous détournez de moi ces regards si touchans ;
Vous paroissez ne pas m'entendre.

ZENEIDE *en se retournant.*

Pardonnez-moi, je vous entens.

OLINDE.

Que vois-je ? O ciel ! ce masque insupporta-
ble

A mon amour encor dérobe vos attraits !

Eh ! Ne dois-je vous voir jamais
Que sous un voile impénétrable ?

ZENEIDE.

Hélas ! j'en suis fâchée ; & je desirerois
Vous voir avec moins de mystère ;
Mais, . . .

OLINDE.

Eh bien ?

ZE.

ZENEIDE.

Oh ! Je sçai me taire.

(à part, faisant un mouvement pour sortir.)

Il faut le fuir ; je me perdrois.

Avec trop de plaisir je sens que je l'écoute

(à Olinde.)

Olinde, laissez-moi. Par une feinte ardeur.

Vous voulez me tromper, sans doute.

OLINDE.

Moi vous tromper ;

ZENEIDE.

La Fée a, par bonheur,

En l'attention de m'instruire.

Ce désir curieux, ce langage flatteur,

Sans elle auroient pû me séduire. . .

Encore un coup, Olinde, laissez-moi.

Je sçai que l'homme le plus sage,

Est ingrat, perfide, ou volage ;

Et vous me manqueriez de foi.

OLINDE.

Ah, Zénéïde, quel langage !

Un tel soupçon m'accable de douleur.

On connoît peu les hommes à mon âge ;

Mais croyez-en mon témoignage,

Ils vous ont été peints avec trop de rigueur.

Les vices ne sont point leur unique appanage :

Quelques vertus parlent en leur faveur ;

Et la constance au moins doit être leur partage,

Si je juge d'eux par mon cœur.

Daignez donc me rendre justice ;

Arrachez ce masque odieux ;

B

A mes

A mes désirs foyez enfin propice,
 Zénéïde, ces traits qui combleroient mes vœux,
 S'ils étoient offerts a mes yeux,
 Par vos refus font mon supplice.
 Est-ce par haine, ou par caprice,
 Que vous me rendez malheureux?

ZENEÏDE *portant la main à son masque.*
(à part.)

Je cède à son ardeur extrême.

(retirant sa main avec précipitation.)

S'il me trompoit! . . . S'il se trompoit lui-même! . . .

OLINDE.

Que vois je? Ce trouble flatteur
 Vous parle-t-il en ma faveur?

ZENEÏDE.

(à part les deux premiers vers.)

Je ne sais où j'en suis, & ma raison s'oublie;
 Ah, s'il s'appercevoit! . . . Me serois-je trahie?

(à Olinde.)

Je ne vous aime pas, au moins.

OLINDE.

Je ne le vois que trop, ingrante,
 Je vous déplais; vous rejettez mes soins! . . .

ZENEÏDE.

Que dites-vous?

OLINDE.

Mon désespoir vous flatte,
 Vous me le faites trop sentir.
 Oui, vous me haïssez. . . Et bien, il faut vous
 fuir.

ZE.

ZENEIDE.

Mais je ne vous haïs point ; je le sçai bien, peut-être.

OLINDE.

Par mon amour laissez-vous donc fléchir.

ZENEIDE *à part.*

De mon secret mon cœur n'est plus le maître.

(à Olinde.)

Olinde, vous m'aimez ?

OLINDE.

Pouvez vous en douter ?

ZENEIDE.

Prouvez-le moi par votre obéissance.

OLINDE.

Commandez, je puis tout tenter.

ZENEIDE.

Je dois chacher mes traits , & garder le silence.

OLINDE.

Ah ! Zénéide, voulez-vous

Désespérer un cœur qui vous adore ?

Pourquoi voiler vos appas les plus doux ?

Pourquoi ce masque que j'abhorre,

Quand l'Amour seul est en tiers avec nous ?

(Il se met à genoux.)

Je vais mourir à vos genoux ,

Si je n'obtiens la faveur que j'implore.

ZENEIDE.

Ah !

B 2

OLIN.

OLINDE.

Ce soupir est-il favorable à mes feux ?
Montrez-vous, & je suis heureux ;
Cédez à mon impatience.

ZENEIDE.

(à part.)

Hélas ! S'ils sont tous si pressans,
Contr'eux de quel secours peut-être la prudence ?

OLINDE.

Ma chère Zénéïde ! . . .

ZENEIDE.

Olinde ! . . . Ah, quels momens !

OLINDE.

Qu'ils seroient doux pour moi sans votre résistance !

(Il se leve pour lui ôter son masque.)

Ah ! Permettez. . . .

ZENEIDE.

Non, je vous le défends.

OLINDE *continuant.*

O Ciel ! Quelle injuste défense !

ZENEIDE *en se défendant.*

Olinde, finissez

OLINDE *avec plus d'ardeur.*

Mes feux sont trop ardens
Pour cet effort d'obéissance.

Je meurs des transports que je sens.

ZENEIDE *vivement.*

C'en est trop ; arrêtez, ou craignez ma colère.

OLIN-

OLINDE.

Quoi ? Ne peut-il m'être permis ? . . .

ZENEIDE.

J'ai le courage nécessaire
 Pour me cacher, & pour me taire,
 Quand vous cessez d'être soumis.

OLINDE.

Vous le voulez ; malgré moi j'obéis :
 Mais j'entrevois le fonds de ce mystère.

ZENEIDE.

Eh ! Qu'entrevoyez-vous ?

OLINDE. *à part.*

Piquons sa vanité.

ZENEIDE.

Parlez.

OLINDE.

Puisque je suis forcé d'être sincère. . . .
 On ne se cache point quand on a de quoi plaire.

ZENEIDE *piqué.*

Ainsi vous augurez fort mal de ma beauté.

OLINDE.

Mais sans le croire . . . Je soupçonne . . .

ZENEIDE

Fort bien ; j'entens cette sincérité.

(à part.)

Ah, si j'osois ! . . . Mais non : du moyen qu'il me
 donne

Profitons pour sonder les replis de son cœur.

(haut.)

Votre soupçon n'est que trop véritable.

B 3

Olin.

Olinde, à cet aveu vous forcez ma candeur.
Il est trop vrai, pour mon malheur,
Que mes traits n'ont rien d'agréable,
Voilà tout mon secret,

OLINDE.

Non je ne vous crois pas.
Mon cœur me parle, il me peint vos appas ;
Et c'est lui seul que j'en veux croire,

ZENEIDE.

Vos soupçons. . .

OLINDE.

J'espérois de vaincre vos refus,
En intéressant votre gloire.

ZENEIDE.

Ils sont fondés.

OLINDE.

N'en parlons plus ;
Ils étoient feints ; perdez en la mémoire,

ZENEIDE.

Ils n'ont pour moi rien d'offensant.
La beauté me rendroit peu vaine :
C'est une fleur qui flatte, & qui plaît un instant,
Mais qui périt presque en naissant ;
Et ma laideur ne me fait point de peine.

OLIND.

Ah ! Vous avez beau dire, & je ne vous crois
point :

Non la femme la plus sincère
Ne le fût jamais sur ce point.
La plus laide croit le contraire.

Vous

Vous êtes belle, & très-sûre de plaire ;
Votre miroir vous l'a dit trop souvent ;
J'en jurerois, s'il étoit nécessaire,
Sur votre discours seulement.

ZENEIDE.

Votre obstination m'excède.
Je me connois, apparemment,
Et je vous dis que je suis laide.
Plus de dispute, ou . . . Je me fâcherai.

OLINDE.

Vous m'y forcez ; eh bien, je vous croirai.

ZENEIDE.

(à part.)

Vous me croirez ! Il le pense, le traître ?

(à Olinde, timidement.)

Et cet amour, qu'avoit fait naître
Un vain phantôme de beauté,
Dont votre cœur s'étoit flaté
Avant que de me bien connoître,
Apparemment va disparoître
Avec l'erreur qui l'avoit enchanté ?

OLINDE.

Non. Mon amour sera toujours le même.

Vous voulez en vain m'allarmer.

Fussiez-vous laide. . . Je vous aime,
Et je ne cesserai jamais de vous aimer.

ZENEIDE.

Quoi ? Si j'étois d'une laideur extrême, . . .

OLINDE.

Mais vous ne l'êtes point.

ZENEIDE.

Enfin si je l'étois !

OLIN.

OLINDE,

Je sens que je vous aimerois,

ZENEIDE,

(à part.)

Je jouis d'un bonheur suprême.

*(à Olinde.)*Olinde, est-il bien vrai ? Ne vous trompez-
vous pas ?

D'un tel effort un homme est-il capable ?

OLINDE,

Soit que le masque favorable

Vous prête à mes yeux des appas,

Soit qu'il couvre un visage aimable,

Par un penchant insurmontable

Auprès de vous je me sens arrêté,

Ce son de voix, cette ingénuité,

Vos graces, votre esprit, ce sourire agréable,

Ces regards qui, malgré ce masque qui m'ac-
cable,Portent le sentiment jusqu'au fond de mon
cœur,Me font trop éprouver que leur appas vain-
queur,

Même sans la beauté vous rendroit adorable,

ZENEIDE,

C'en est assez ; je suis dans un ravissement. . . .

Olinde ! . . . O Ciel ! Quelle est ma joie ! . . .

Je vais trouver la Fée ; il faut que je la voie. . . .

Olinde, attendez un moment.

OLINDE,

Ah ! Permettez-moi de vous suivre.

ZE-

ZENEIDE.

Non demeurez; je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

(Au fond du Théâtre, avant de sortir.)

Ne vous en allez pas, au moins.

SCENE VI.

OLINDE seul.

AH quel tourment!

Dans cet état je ne sçaurois plus vivre.

Est-il bien vrai qu'elle ait dit son secret?

Seroit-elle laide en effet?

Qu'importe après tout? je l'adore...

Pourvu qu'elle m'aime à son tour...

Je lui ferai garder le masque tout le jour...

Mais quelqu'un vient. . . . Est-ce Venus, ou
Flore?

SCENE VII.

GNIDIE, OLINDE.

GNIDIE à part.

C'Est lui-même; approchons, qu'il puisse voir
mes traits.

OLINDE à part.

Quelle parure, & quels attraits!

Que cet ajustement sied bien à son visage!...

B 5

Zé.

Zénéide sans ces apprêts
Me plaît cependant davantage,

(à Gnidie)

On doit goûter ici le bonheur le plus doux,
On doit y rencontrer tous les plaisirs ensemble,
Si les objets divers que la Fée y rassemble,
Sont tous aussi charmans que vous.

GNIDIE.

Vous me trouvez donc bien ? Ah, qu'un homme
est aimable !

Croiriez-vous que dans ce séjour
Personne ne m'a dit encor rien de semblable ?

OLINDE.

On est donc peu galant.

GNIDIE.

Et fort peu véritable.

La Fée a seulement des Femmes à la Cour :

Elles me contrôlent sans cesse,

Venus viendroient qu'elles se croiroient mieux,

Un rien aigrit leur esprit envieux,

Et quelque chose en moi toujours les blesse.

Je leurs rends bien aussi tendresse pour tendresse,

Et je les juge à la rigueur ;

Sur ce point-là je n'ai point de scrupules,

Par leur figure, ou leur humeur,

Je les vois toutes, par bonheur,

Sottes, laides, ou ridicules ;

Et je les hais de tout mon cœur.

OLINDE.

(à part.)

Le charmant naturel ! Elle ressemble aux autres ;
Elle

Elle est, de plus, de bonne-foi.
(à Gnidie.)

Mais dans ce Palais, dites-moi,
Ne voyez-vous de charmes que les vôtres ?
N'est-il point quelque objet que vous puissiez
louër ?

GNIDIE.

Mais j'y vois tant de monde ; & d'ailleurs je suis
bonne. . . .

Je suis pourtant contrainte d'avouër
Que je n'y rencontre personne
Dont les défauts ne frappent mes regards.
La Fée est, par exemple, injuste, impérieuse ;
Pour nous à tous momens elle manque d'égards.
Floride que l'on vante, est belle, généreuse ;
Et sa taille majestueuse
Au premier abord éblouit :
Mais la voit-on de près, bien tôt le charme fuit.
Un dehors aprêté cache une ame orgueilleuse ;
Son ton rebute, choque , aigrit ;
Elle est méchante, ingrate, dédaigneuse ;
L'impertinence, en un mot, l'enlaidit.
Ainsi des autres. La Nature
De mille attrait en vain les embellit :
Elles déparent leur figure
Par les travers de leur esprit.

OLINDE.

Votre pinceau ne flatte guère.

GNIDIE.

Il est moins malin que sincère.
Je peins d'après l'original.

OLIN.

OLINDE *avec timidité.*
Et Zénécide?

GNIDIE.

Eh mais . . . elle est en droit de plaire,
Je le trouve assez bien; son esprit est égal;
Elle a d'ailleurs un fort bon caractère,

OLINDE.

(*à part.*)

Elle est laide; la chose est claire,
Puisqu'elle n'en dit point de mal.

(*à Gnidie.*)

Vous l'aimez donc beaucoup?

GNIDIE.

Oùï, tout le monde l'aime.

OLINDE.

(*à part.*)

Voilà du moins mon goût justifié.

GNIDIE.

La Fée a pour nous deux des momens d'amitié.

Sa bonté pour lors est extrême.

Peindre & broder font ses amusemens.

Elle a voulu dans un de ses momens

Faire mon Portrait elle-même.

Il est vraiment joli. Les Ornaments sur tout. . .

Je vous le ferai voir. Je vous crois de bon goût.

Eh bien, dans ce Palais, soit basse jalousie,

Ou défaut de discernement,

La seule Zénécide, oùï, seule exactement,

Fut assez juste ou bien assez polie,

Pour me trouver encore plus jolie

Que ce Portrait qu'on vantoit tant.

OLIN.

OLINDE.

Sans doute elle fut juste autant que bonne
amie :

Et pour peu qu'il soit ressemblant. . . .

GNIDIE.

Oh ! ce n'est pas en beau qu'il me ressemble.

Je vous l'ai dit, vous le verrez ;

Comme elle vous en jugerez.

Nous nous retrouverons quelqu'autrefois ensem-
ble.

Mais, je vous prie, êtes-vous seul ici ?

Nous n'allons que par compagnie :

Apparemment les hommes vont ainsi ?

(à part.)

Où sont vos Compagnons ? Il me trouve jolie,
Ils auront de bons yeux aussi.

OLINDE à part.

Ah, quel fonds de conquetterie !

(à Gnidie.)

Je suis arrivé seul.

GNIDIE.

Quoi, seul dans ce Palais ?

OLINDE.

Oui, seul. Cela vous mortifie ?

Pour la gloire de vos attraits

C'est trop peu que de mon suffrage ?

GNIDIE.

Je ne dis pas cela ; mais enfin, je voudrais. . . .

OLINDE.

Forcer tout à vous rendre hommage ?

GNI.

GNIDIE.

La Fée approche; adieu. Je vous quitte à regret;
(à part.)

Je vois qu'il me trouve charmante.
Courrons à Zénéide apprendre ce secret;
J'en veux faire ma confidente.

S C E N E VIII.

OLINDE *seul.*

Que Zénéide est différente!
Les qualités du cœur sont les seuls vrais trésors;
Sans elles, la beauté cesse d'être piquante.

S C E N E IX.

LA FÉE, OLINDE.

LA FÉE *en entrant.*

J'ai pour un tems retenu ses transports.
Je veux le voir moi-même, avant qu'elle s'ex-
pose, . . .

OLINDE.

De mes chagrins vous connoissez la cause.
Le pouvoir de votre Art sans doute dans mon
cœur
Vous

Vous fait lire comme moi-même.
Vous voyez mon amour extrême.
J'attends de Zénéide & de vous mon bonheur.

LA FEE.

Je vous ai transporté dans ce séjour aimable
Dans le dessein de vous unir tous deux,
Espérez tout, si d'un amour durable
Vous sentez les sincères feux.

OLINDE.

Quoi! je pourrois me flatter d'être heureux...

LA FEE.

J'ignore si pour vous son ame s'intéresse.
Il me suffit, pour vous unir,
De connoître votre tendresse.
Zénéide est bien née, & saura m'obéir.

OLINDE.

Ah! Madame, qu'osez-vous dire?
Sa main est le seul bien que mon ame désire,
Mais de votre Pouvoir (en dussai-je perir)
Je n'attens point le bonheur où j'aspire
Ce n'est que de son cœur que je veux l'obtenir.

LA FEE.

J'aime à trouver en vous cette délicatesse,
Mais examinez-vous. Parlez-moi franchement.
Zénéide a de la jeunesse,
Des graces, de l'esprit, beaucoup de sentiment?
Mais voilà tout: & sa laideur est telle. . .

OLINDE.

Elle est donc laide, absolument?

LA

LA FEE.

Où: je vous en ferois un Portrait infidelle
Si je la peignois autrement.

OLINDE.

Avec de si beaux yeux peut-on n'être pas belle!

LA FEE.

Mais d'où naît cet étonnement?
Sur ce point elle a dû vous parler sans mystère.

OLINDE.

Ah! je ne sçai. Mon amour se flattoit, . . .
J'espérois qu'elle me trompoit.
Sur sa laideur, êtes-vous bien sincère?

LA FEE.

Vous en serez sans doute révolté.

OLINDE.

Non. Ses graces, son caractère,
M'ont séduit; j'en suis enchanté.
Et dans le fonds, la solide Beauté
N'est autre que le Don de plaire.
Qu'elle paroisse donc; & je vais à vos yeux
Lui consacrer mon amour & ma vie.

LA FEE.

Si vous voyez avant! . . . Oui . . . ce seroit bien
mieux.

J'ai sur moi son Portrait.

OLINDE *avec empressement.*

Madame, je vous prie,
Permettez-moi de la voir un instant.

LA

LA FEE.

(à part.)

Tenez. Il va subir une épreuve cruelle ;
Mais le bonheur de tous deux en dépend.

OLINDE *presque effrayé.*

Que vois-je ? O Ciel ! Est-ce bien elle ?

LA FEE *malignement.*

Elle est flattée un peu ; mais un Peintre prudent
Doit quelquefois embellir son Modèle.

OLINDE.

Et ce Portrait, dites-vous ; est flatté ?

LA FEE.

Sans doute. Eh quoi ? Déjà vous voilà rebuté ?
A vos transports un froid mortel succède ?

OLINDE.

Il faut en convenir, je la croyois moins laide.

LA FEE.

Je vous l'avois bien dit ; ses traits sont odieux.
Avouez maintenant que cette ardeur si tendre
Est déjà loin. . . .

OLINDE.

Ce sont pourtant ses yeux ;
Et tous ses traits , à le bien prendre,
Ne sont point mal.

LA FEE.

Mais l'ensemble est affreux.

C

OLIN.

OLINDE.

Affreux? C'est trop. Sa laideur, . . .

LA FEE.

Est extrême.

OLINDE,

Elle n'a rien dans le fonds de choquant.

LA FEE.

Quoi? Vous trouvez. . . .

OLINDE.

Et j'y remarque même

Quelque chose d'assez piquant,

Examinez, Madame, cette bouche.

LA FEE.

La bouche est assez bien.

OLINDE.

Mais je vous dis fort bien.

Elle a ce sourire qui touche

Qu'on ne peut comparer qu'au sien,



SCE.

S C E N E X.

ZENEIDE, GNIDIE, LA FEE,
OLINDE.

ZENEIDE *toijours masquée.*

Madame, il me trompoit ; il adore Gnidie.
(*à Olinde.*)

Ah, vous voilà ?

GNIDIE *à Olinde.*

Vous me trouvez jolie ?

N'est-il pas vrai que vous me l'avez dit ?

OLINDE *froidement.*

Je vous l'ai dit & je vous le répète.

ZENEIDE *à la Fée.*

Même à mes yeux il me trahit !

OLINDE *à Gnidie.*

Votre figure est sans doute parfaite ;
Pour la trouver ainsi le seul bon goût suffit.

GNIDIE *à Zénéide.*

Eh bien, vous trompois-je, ma chère ?

Allez, je suis sûre de plaire ;

Et j'en crois mes attraits moins que votre dépit.

LA FEE *à Zénéide.*

Quoi, vous pleurez ?

ZENEIDE.

Je suis désespérée.

C 2

OLIN-

OLINDE.

Zénéide !

ZENEIDE.

Que je la haïs !

LA FEE.

Ici toutes vivoient en paix ;
Un jeune homme survient, la guerre est déclarée.

OLINDE.

Vous pouvez soupçonner ? . . .

ZENEIDE.

Oh ! je vous connois bien.
N'esperez pas de me tromper encore.
Mais quel est ce Portrait ? C'est sans doute le sien ?

OLINDE.

C'est le Portrait de celle que j'adore.

GNIDIE *d'un air réservé.*

Quoi ! Madame, si-tôt vous a donné le mien ?

OLINDE *à Gnidie.*

Vous vous trompez ; & c'est celui d'une autre.

GNIDIE.

Il extravague ; & je n'y comprends rien.

ZENEIDE.

Mais ce Portrait, quel est-il ?

OLINDE.

C'est le vôtre.

ZE.

ZENEIDE.

(Elle prend le Portrait.)

Le mien ? Je veux le voir,

LA FEE.

Il va lui faire peur.

ZENEIDE *en jettant le Portrait.*

O Ciel ! quelle est cette imposture ?

C'est un vrai monstre de laideur.

OLINDE.

Mais point du tout.

ZENEIDE.

C'est elle, j'en suis sûre,

Qui m'a jolîe ce rout sanglant.

Elle trouve son compte à m'avoir enlaidie.

GNIDIE.

Je lui plais sans supercherie,

Et je triomphe en me montrant.

OLINDE.

Enfin ce Portrait, je vous prie,

Qu'a-t-il donc de si déplaisant ?

(Tendrement.)

Il est le vôtre ; & mon ame ravie. . . .

ZENEIDE.

Finissez la plaisanterie.

OLINDE.

Je ne plaisante point.

ZENEIDE.

Quel procédé choquant !

C 3

OLIN.

OLINDE *à la Fée.*

Madame, expliquez donc. . .

LA FEE *en riant.*

Sur ce point important
Nous n'entendons point raillerie.

ZENEIDE.

Je suis outrée; & mon dépit. . .

LA FEE.

(à Zénéïde.)

(à part.)

Calmez vous donc. Sa colère est plaisante.

GNIDIE *ironiquement.*

De quoi se fâche-t-elle ? On la trouve char-
mante.

OLINDE *fâché, en montrant le Portrait.*

Mais elle l'est sans contredit.

ZENEIDE.

Il me fait un outrage à chaque mot qu'il dit.

(à Olinde.)

C'en est trop. Je t'aimois. . .

LA FEE.

Souvenez vous d'Urgande.

ZENEIDE.

Il n'est plus rien que j'appréhende.

Oui, je t'aimois. . .

OLINDE.

Est-ce vous que j'entends ?

ZE.

ZENEIDE.

Mais son orgueil, ta perfidie
Change en haine pour toi mes tendres sentimens.

OLINDE,

Plûtôt arrachez-moi la vie.

ZENEIDE,

Pour me venger en même tems
De ta légèreté, de sa conquetterie,
Regarde, ingrat; vois si Gnidie
Auroit dû l'emporter sur moi.

*(Elle se démasque.)*OLINDE *reculant d'étonnement.*

Que vois-je ? O Ciel !

ZENEIDE.

Sans doute Urgande m'a punie ;
Je suis horrible, il recule d'effroi.

(à la Fée.)

Madame, suis-je bien affreuse ?

LA FÉE *en riant.*

Un peu moins que votre Portrait,

OLINDE.

Est-ce une illusion flatteuse ?
Je n'ai rien vû de si parfait.

GNIDIE,

Le sot ! En ma présence il vante Zénéïde,

ZENEIDE,

Quoi, je ne suis point laide ?

C 4

OLIN.

OLINDE.

Ah ! Le jour est moins beau,
Mais ces attraits, à l'Amour qui me guide,
Ne prêtent point un feu nouveau.

ZENEIDE *à la Fée.*

Je l'aime, je l'ai dit, & je suis encor belle !
Il n'est donc point perfide,

LA FEE *en riant.*

Eh mais . . . il le soutient,

GNIDIE.

C'est maintenant qu'il le devient.

OLINDE *à Zénéide.*

Madame est le témoin de mon ardeur fidèle,

ZENEIDE.

Mais Gnidie ! . . .

OLINDE.

Il est sûr que je n'aime que vous.
Je vous le jure à vos genoux,

GNIDIE.

Quoi, vous changez ainsi ? Car vous m'avez ai-
mée.

OLINDE.

Sans que l'ame soit enflammée,
On peut louer de bonne foi.

GNIDIE *en sortant.*

Ah, le volage !

SCE-

S C E N E XI.

*LA FEE, ZENEIDE, OLINDE.**ZENEIDE.***E**T le Portrait ?*LA FEE.*

C'est moi

Qui voulois l'éprouver. Cessez d'être allarmée.
 Heureusement, mes soins ont réussi.

OLINDE.

Eh pourquoi m'éprouver ainsi ?

Quoi ! Votre art dans les cœurs ne vous fait-il
 pas lire ?

LA FEE.

Mon art est soumis à l'Amour.

Mais ne songeons plus en ce jour

Qu'à couronner les feux qu'il vous inspire,

ZENEIDE.

Je puis donc, sans trembler, vous aimer, vous le
 dire ?

OLINDE.

Je vous adore ; & vos divins appas

Sont de nouveaux biens que j'admire :

Mais je ne les desirois pas.

LA FEE à Olinde.

Votre ame s'est renduë à des charmes durables :

Ceux qu'offre la beauté sont bien moins déli-
 rables,

Et s'envolent avec les ans.

D

Ua

Un solide bonheur fera votre partage ;
 Et l'Amour , de vos cœurs guidant les sentimens,
 Triomphera jusqu'au déclin de l'âge
 Et de l'habitude & du tems.

LA FEE *continuë.*

Qu'à ma voix ces Lieux s'embellissent !
 Vous, qui vivez heureux sous mes commande-
 mens,
 Venez, rassemblez-vous ; que vos chants applau-
 dissent
 A la félicité de ces tendres Amans !

SCENE XII. & DERNIERE.

LA FEE, ZENEIDE, OLINDE, LES
 GENIES , la Troupe de jeunes Filles éle-
 vées dans le Palais, accourent & dansent.

UNE SUIVANTE DE LA FEE.

Cantatille.

L'Amour animé ces retraites,
 Déjà le son de nos Musettes
 Se ressent des plaisirs dont jouit votre cœur.
 Ce Dieu charmant, dans les airs va répandre
 Une aimable & douce langueur
 Le souffle des Zéphirs embellit chaque fleur,
 Des Rossignols le ramage est plus tendre :
 Tout exprime votre bonheur.

(*On danse.*)

UNE

UNE SUIVANTE DE LA FEE.

Jeunes beautés, tout s'en presse à vous plaire ;
Mais prévenez les ravages du tems.
L'esprit, le cœur, le charme des talens
Suspendent sa course légère,
Et peuvent seuls prolonger vos beaux ans.
(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

QUand la beauté seule séduit,
On s'aime un jour, puis on languit ;
L'Amour s'envole, on se déteste.
Mais quand le cœur cède aux talens,
Au caractère, aux sentimens,
Le tems seul fuit, & l'Amour reste,

Contre ses parens révolté,
Damon, d'une Idole enchanté,
Va prononcer un oui funeste.
Mais les charmes qui l'ont séduit,
Bien-tôt se fanent, l'Amour fuit,
Et par malheur la Femme reste,

„ A la Cour j'ai de bons amis,
„ Je suis sûr du Seigneur Damis ;
Disoit un Financier modeste,
Damis épuise le crédit,
L'argent s'éclipse l'ami foit,
Et par malheur la dette reste.

On

On croit triompher d'un Amant ;
On lui résiste, on se défend :
Mais c'est en vain que l'on conteste,
L'Amour de ces combats sourit,
Le moment vient, la raison fuit,
Et le Galant obstiné reste.

Quand le Parterre s'assoupit,
La Pièce tombe, l'Auteur fuit,
L'envieux rit, & l'Acteur peste.
Mais quand le Public applaudit,
L'Auteur se montre, l'Acteur rit,
L'Envieux fuit, la Pièce reste.

(Contre-Dance.)

F I N.

